

devint, vers 1578, organiste de la cathédrale de Bâle, emploi qu'il occupait encore en 1627, comme le montre le monument qu'il fit élever à sa femme, morte en cette année. Il était aussi musicien de la ville et de l'université. En vue d'améliorer sa situation peu aisée, il adressa au Conseil, en 1622, une supplique qui nous apprend qu'il avait alors onze enfants. On doit à Mareschall une œuvre importante : la transcription musicale à quatre voix du psautier protestant, d'après la version allemande de Lobwasser. Elle est intitulée : *Der gantz Psalter von Herrn Ambrosio Lobwasser D. Hiebevur auss der Frantzösischen Composition, mit gleicher Melodey und zahl der Syllaben in Teutsche Reymen zierlich und lieblich gebracht. Dessgleichen elliche von H. D. Martin Luther und andern Gottsgelehrten männern gestellte Psalmen und geistliche Lieder. Jetzund auff's neue mit vier stimmen zugerichtet, also dass das Choral allzeit im Discant, dergleichen vormalen im Truck nie aussgangen* (1). On en cite une première édition, de Leipzig, 1594, dont on ne connaît, jusqu'à présent aucun exemplaire. Deuxième édition : Bâle, Louis Koenig, 1606; in-12. Comme l'a fait remarquer Georges Becker, Mareschall se trompe en affirmant qu'il a, le premier, donné au dessus le chant attribué auparavant au ténor; Lucas Osiander l'avait déjà fait dans ses *Fünfftzig geistliche Lieder und Psalmen* (Nuremberg, Catherine Gerlach, 1586; in-4° obl.). Cela ne diminue pas, d'ailleurs, le mérite du psautier de Mareschall, qui eut une troisième édition en 1743, et dont Robert Eitner fait un grand éloge; il trouve sa phrase énergique et expressive, et fait remarquer le talent que l'auteur a dû déployer pour éviter la monotonie dans ses transcriptions. Sur la foi de Balduanus, on attribue encore à Mareschall un traité élémentaire de musique : *Porta musices, das ist Einführung zu der edlen Kunst Musica, mit einem kurtzem Bericht und*

(1) Trompés par des copies fautives ou tronquées du titre, Gerbert, Fétis et d'autres musicographes ont fait deux ouvrages distincts de ce psautier : *Der gantz Psalter* et *Psalmen und geistliche Lieder*.

Anleitung zu der Violen. Bâle, 1592; in-40.

Paul Bergmann.

Fr.-J. Fétis, *Biographie universelle des musiciens* (2e éd., 1860-1865), t. V, p. 466. — Ed. Grégoir, *Histoire de l'orgue* (1863), p. 223. — G. Becker, *La musique en Suisse* (1874). — Em. Bohn, *Bibliographie der Musik-Druckwerke bis 1700 welche zu Breslau aufbewahrt werden* (1883), p. 203. — *Allgemeine deutsche Biographie*, t. XX (1884), p. 313 (art. de R. Eitner).

MARESIUS (Daniel), ou **DES MARÊTS**, écrivain protestant, naquit en 1635 à Maestricht. Il était fils de Samuel Des Marêts et d'Abigaïl Le Grand et, comme son père, il se voua à l'apostolat de la Réforme. En 1656, il était ministre de l'Eglise wallonne à Groningue. Il fut ensuite pasteur à Middelbourg, en 1657, et à La Haye, en 1662. Forcé par ses infirmités de résilier ses fonctions religieuses, il reçut l'éméritat le 1er octobre 1689. Il obtint de la libéralité de Guillaume III, dont il avait gagné la faveur par son savoir et son intelligence, une retraite à Honsholredijk. C'est là qu'il termina ses jours dans la culture des belles-lettres. Il collabora à la *Sainte Bible française*, dite de Des Marêts et éditée par son père et son frère Henri. On a de lui : *Sermon sur Ps. V. 8 Prononcé chez l'ambassadeur des Provinces-Unies*.

Émile Van Arenbergh.

Bayle, *Dict. hist. et crit.* — Haag, *La France protest.* — Kok, *Vad. woordenb.*, t. XXII, p. 238. — De Riemer, *s'Gravenh.*, t. I, p. 410. — Adami, *Naaml. van Gron. pred.*, p. 13.

MARESKA (Daniel-Joseph-Benoît), chimiste, médecin, professeur, né à Gand, le 9 septembre 1803, décédé dans cette ville, le 31 mars 1858. Ses débuts furent difficiles, mais son excellente conduite, non moins que ses talents, appelèrent l'attention sur lui. Entré à l'université de Gand, il remporta le prix à l'université de Liège, en 1823, pour un mémoire sur la théorie des limites. Il obtint bientôt la même distinction à Gand, pour un mémoire sur les caustiques par réflexion et par réfraction, sujet qui occupait beaucoup les mathématiciens de ce temps. Bientôt il obtint le grade de docteur en sciences, et publia à cette oc-

casion une thèse sur les lois de l'électricité dynamique (1826). L'année suivante, il fut chargé de l'enseignement des sciences mathématiques à l'athénée de Gand, et de la chimie à l'école industrielle annexée à l'université. Néanmoins, il se détourna bientôt des sciences, et il obtint le grade de docteur en médecine en 1829; sa thèse avait pour sujet l'usage prophylactique et médical des chlorures d'oxydes (hypochlorites). Après la révolution de 1830, il fut chargé d'enseigner la chimie à la faculté libre qui s'était constituée après la suppression de l'université. Il conserva cette chaire jusqu'à la réorganisation de l'enseignement supérieur en 1835; il fut alors nommé professeur à l'université et chargé du cours de chimie; il le conserva jusqu'à la fin de sa vie.

En 1845, Mareska adressa, en collaboration avec son jeune préparateur, Mr Donny, une lettre à Dumas *Sur la suspension de l'affinité par le froid*; elle fut imprimée dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* de Paris (7 mars). Relatant ces recherches dans son rapport sur les progrès de la chimie, Berzelius déclarait ces expériences « de la plus haute importance pour la chimie théorique. » La même année, un travail semblable parut dans les *Bulletins* de notre Académie. La même année encore, les auteurs publièrent, dans les *Mémoires couronnés* de l'Académie de Bruxelles (t. XVIII), un *Mémoire sur un appareil de Thilorier modifié et sur les propriétés de l'acide carbonique liquide et solide*. Ce travail, fort bien fait, fut l'objet d'appréciations très favorables et fut traduit en allemand; on peut ajouter qu'il fallait une bonne dose d'intrépidité pour recommencer la liquéfaction en grand de l'acide carbonique après l'accident arrivé, peu d'années auparavant, à la leçon de Dumas. Bientôt après parut, dans les *Bulletins* (t. XIV), un travail remarquable *Sur les sophistications des farines et du pain*. Vers la même époque, Mareska publia, en collaboration avec son collègue, Mr Valérius, sous le titre de *Cours de chimie*, la traduction du manuel de Wochler, *Grundriss der Chemie*, qui jouissait d'une

réputation méritée et servit longtemps à l'enseignement. Enfin, en 1852, il publia, avec Mr Donny, ses *Recherches sur l'extraction du potassium* (*Nouv. Mém.*, t. XXVI; reproduit dans les *Ann. de ph. et de ch.*, t. XXXV). Il était alors correspondant de l'Académie. Le récipient de forme spéciale, employé par les auteurs pour la condensation de la vapeur du métal, est une heureuse création; il fut adopté plus tard par H. Deville dans ses travaux sur la préparation du sodium. On voit par ces écrits que Mareska, fort bien préparé par ses études universitaires à faire de la chimie scientifique, était à la fois un expérimentateur très habile et un fort bon esprit. Si la médecine ne l'avait distrait de ses travaux, la Belgique compterait un grand chimiste de plus.

Ce n'est pas seulement l'exercice de l'art de guérir qui occupa Mareska: son savoir, son impartialité, son intégrité le firent appeler à de nombreuses fonctions administratives, fort absorbantes. Ainsi, il fut l'un des collaborateurs les plus actifs de la *Pharmacopœa belgica nova* (1854) et fit paraître (1857), avec Martens et D. Sauveur, une réponse aux critiques dont cette publication avait été l'objet. Médecin de la maison centrale de détention, il s'occupa activement de l'état sanitaire des détenus, des effets de l'emprisonnement sur les forçats, de la réforme pénitentiaire. Membre de la commission médicale provinciale, il publia divers rapports sur les épidémies, surtout de fièvre typhoïde, qui désolèrent les Flandres à cette époque (1841). En commun avec son confrère Heyman, il publia une *Enquête sur le travail et la condition physique et morale des ouvriers employés dans les manufactures de coton* (Gand, 1845). Il fut aussi l'un des membres fondateurs de la *Société de médecine de Gand*, dans les publications de laquelle il fit paraître diverses communications, notamment sur des questions de chimie médicale ou d'épidémiologie. Nommé membre de l'Académie de médecine de Belgique, il publia, dans le *Bulletin* de la compagnie, quelques notes du même genre, un discours sur l'enseignement

de la pharmacie et un rapport sur l'avant-projet de loi relatif à l'organisation sanitaire de l'art de guérir (1854). On trouvera la liste de ses publications dans la notice de Quetelet. Le roi l'avait créé chevalier de son ordre.

G. Dewalque.

A. Quetelet, *Notice sur D.-J.-B. Mareska* (*Annuaire de l'Acad.*, 1860).

MARGOT DE HAINAUT, née à Mons en 1401, se rendit célèbre par sa dextérité au jeu de balle. Elle excellait à cet exercice, et pouvait se mesurer avec les meilleurs joueurs. Pasquier rapporte que cette femme « jouoit mieux à la paulme qu'aucques homme eust veu, et avec ce jouoit de l'avant-main et de l'arrière-main très puissamment, très malicieusement et très habilement comme pouvoit faire un homme, et y avoit peu d'hommes qu'elle ne gaignast, si ce n'estoit les plus puissans joueurs ». Margot fit grand bruit en France. Elle se rendit à Paris, lors du séjour qu'y fit Philippe le Bon, en septembre 1429. Le duc de Bourgogne affectionnait le jeu de paume (1). Les protecteurs de Margot de Hainaut l'excitaient à revêtir des habits d'homme pour être plus habile encore; mais elle n'y consentit jamais. Étant revenue au pays natal avec une bonne somme d'argent, elle alla dans la suite en Flandre et en Brabant, puis se fit religieuse au pays de Namur, où elle mourut.

Léop. Devillers.

Etienne Pasquier, *Recherches de la France*, p. 350. — Vinchant, *Annales du Hainaut*, édition des Bibliophiles de Mons, t. IV, p. 425.

MARGUERITE D'ALSACE, comtesse de Flandre et de Hainaut, morte en 1194.

Marguerite, la troisième des filles de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, et de Sybille d'Anjou, joua un rôle peu remarquable dans l'histoire; on dit d'elle seulement qu'elle était belle et douée de toutes les qualités de la femme. Son ma-

(1) Après avoir tenu à Mons un chapitre de la Toison d'or, le 2 mai 1451, le duc resta quelques jours en cette ville, « et il s'esbatoit au jeu de paulme avec ses seigneurs », lorsqu'il reçut la nouvelle que Mahomet II projetait le siège de Constantinople. Vinchant, t. IV, p. 211.

riage avec Baudouin, le fils et l'héritier du comte de Hainaut Baudouin dit l'Édificateur, fut, paraît-il, l'une des clauses d'un traité d'alliance conclu entre Philippe d'Alsace, comte de Flandre, son frère, et le comte Baudouin, son beau-père, traité qui mit définitivement fin aux querelles qui avaient divisé les deux pays depuis une centaine d'années. Cet événement, qui eut lieu au mois d'avril 1169, paraît avoir été salué par les acclamations des deux peuples. Marguerite reçut en dot une rente annuelle de 500 livres, à prélever sur le produit du tonlieu de Bapaume. Le comte Baudouin étant mort le 8 novembre 1171, le mari de Marguerite d'Alsace devint comte de Hainaut, et, comme Philippe d'Alsace n'avait pas d'enfants de son mariage avec Eléonore, comtesse de Vermandois, ce fut à lui et à Marguerite qu'il confia le gouvernement de la Flandre lorsqu'il se rendit en Terre sainte en 1177. Mais dès l'année 1180, la mésintelligence se mit entre les deux princes. La comtesse était accouchée à Lille, en avril 1170, d'une fille nommée Elisabeth; Philippe d'Alsace, qui était alors tout-puissant à la cour de France, lui fit épouser le jeune roi de ce pays, depuis célèbre sous le nom de Philippe-Auguste. Sans se soucier du démembrement de son patrimoine, il en assigna une partie (un acte nouvellement découvert en Allemagne dit même le tout), pour en jouir après sa mort, à la jeune Elisabeth, dont le mariage fut célébré à Bapaume le 28 avril 1180. Le comte de Hainaut fut très mécontent de cette clause, mais ne pouvant lutter à la fois contre son beau-père et son gendre, il resta attaché à la politique de Philippe d'Alsace jusqu'à ce que, ce dernier ayant rompu son alliance avec Philippe-Auguste, il l'abandonna pour embrasser la cause de celui-ci.

Pendant que Baudouin guerroyait contre ses voisins, Marguerite vivait oubliée. On sait qu'au mois d'août 1183 elle se rendit en pèlerinage à Saint-Gilles, en Provence, et qu'elle en revint le 19 octobre de la même année. La naissance de ses enfants fut, plusieurs